



## Entretien

# Critique de l'après-ville

Entretien avec Thierry Paquot

Entretien

DANS le champ de la pensée urbaine, impossible de passer à côté de Thierry Paquot qui, depuis plus de trente ans, est un infatigable agitateur et pourvoyeur d'idées. Sa précoce saisie de l'Homo urbanus<sup>1</sup> et de l'ampleur du processus d'urbanisation du monde, son activité inlassable de mise au jour des auteurs et des œuvres qui ont jalonné l'histoire intellectuelle de la ville, de l'urbain, de l'urbanisme, son rôle d'éditeur qui a contribué grandement à légitimer les publications dans le domaine des études urbaines, ne doivent pas faire oublier son travail philosophique, en particulier son approche de l'habiter, concept dont il a œuvré à relancer la prise en considération. Cet hyperactif, auteur d'un nombre impressionnant de livres et d'articles, bibliophile (sa bibliothèque babélienne en témoigne), est aussi un homme de collectifs : il a entraîné dans des aventures de pensée bien des spécialistes francophones de la ville, dont un nombre substantiel des éditorialistes de Tous urbains, hors des sentiers battus de l'académisme des disciplines universitaires. Il était donc nécessaire que nous lui proposons un entretien, alors que notre revue aborde bientôt le deuxième anniversaire de la décision de son lancement et que lui-même vient de diriger le premier numéro de L'Esprit des villes<sup>2</sup>. Rencontrer Thierry Paquot, c'est se donner la possibilité d'un échange de vaste spectre sur les différentes dimensions de l'urbanisation du monde. Nous avons souhaité en particulier qu'il insiste sur la dimension critique de son approche, lui qui a saisi mieux que bien d'autres la puissance de l'urbain et souligne aujourd'hui un certain nombre d'impasses du modèle de l'urbanisme standard. Son appel à un investissement des spécialistes dans la réflexion écologique mérite qu'on s'y arrête et constitue une incitation à ce débat ouvert que notre revue promeut.

1. Thierry Paquot, *Homo urbanus*, Paris, Éd. du Félin 1990.
2. *L'Esprit des villes*, Lausanne, Éd. Infolio, 2014.

**Tous urbains** – *Il nous semble important d'affirmer dans le titre même de cette revue que nous vivons à une époque caractérisée par l'urbanisation. Qu'en dites-vous ?*

Thierry PAQUOT – J'adhère pleinement à ce titre *Tous urbains*, car il procède d'un constat indispensable ne serait-ce que pour rompre avec l'approche démographique purement statistique de l'urbanisation. Celle-ci est un processus qui, avec l'industrialisation, la généralisation des transports mécaniques, l'extension du domaine technologique, la colonisation « moderne » effectuée brutalement par les pays européens (Grande-Bretagne, France, Allemagne, Belgique, Portugal, Italie..., qui ont souvent expérimenté sur place leur conception de l'urbanisme), reconfigure les modes de rassemblement des populations, leur territorialisation. Depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, toute l'humanité s'urbanise, avec ravissement ou contrainte, c'est ce qu'il convient d'appeler l'« urbanisation des mœurs », à distinguer du ratio comptable population rurale/population urbaine. Je note, du reste, que la définition statistique de « ville » varie d'un pays à un autre, en France, c'est 2 000 habitants regroupés dans des habitations jamais éloignées les unes des autres par plus de 200 mètres. En Grèce, c'est 10 000, en Chine, 100 000 ! Les comparaisons sont par conséquent délicates à mener et surtout à interpréter.

Avec l'« urbanisation des mœurs » les valeurs et les comportements tendent à

“ J'adhère pleinement à ce titre *Tous urbains*, car il procède d'un constat indispensable ne serait-ce que pour rompre avec l'approche démographique purement statistique de l'urbanisation.

s'homogénéiser, bien sûr selon des modalités qui tiennent compte de l'histoire, des conditions environnementales, des cultures et agricultures, des croyances et pratiques culturelles de chaque territoire et de leurs populations. Ainsi, je préfère dire que la Terre est dorénavant entièrement urbanisée plutôt que d'indiquer que la population urbaine avoisine tel pourcentage.

*Pourquoi adoptez-vous ce principe ?*

T. PAQUOT – Parce qu'un paysan malien, un pêcheur indonésien, un montagnard afghan, un cultivateur amazonien, un caravanier touareg, est devenu ou devient un urbain, sans être pour autant un citadin. Ses comportements vestimentaire, alimentaire, gestuel, sensoriel, sexuel, ses rapports à l'autorité, à la hiérarchie, à l'information, à l'argent, au travail, au transport, à la santé s'urbanisent. Il ne faut pas sous-estimer l'influence des migrations, des flux touristiques, des manuels scolaires, des séries télé, des vidéos, d'internet, du cellulaire dans la diffusion et la valorisation de cette urbanisation des mœurs, toujours en train de, jamais achevée. Aussi assistons-nous à des combinaisons étonnantes, imprévues et imprévisibles, des créolisations entre des manières d'être au monde, leurs représentations et leurs imaginaires. L'urbanisation planétaire à l'œuvre affecte tout terrien. Il faut avouer que la subordination totale des agriculteurs à l'ordre des multinationales chimico-agro-alimentaires a accéléré ce processus en modifiant entièrement les relations villes/campagnes. Celles-ci sont urbanisées. Seule la préoccupation environnementale pourra briser ce quasi-monopole et attribuer à une alter-ruralité une place de choix dans l'urbain généralisé. La réappropriation du sol bute sur la propriété privée et la spéculation, or, si la cité-jardin d'Ebenezer Howard (1898) nous inspire encore, c'est bien à cause de la propriété coopérative du sol qu'elle instituait. Il en va de même pour les terres agricoles dont trop d'hectares sont bétonnés. Promouvoir une agriculture urbaine, multiplier les mini-

jardins de ville, joindre entre eux les pauvres « espaces verts » qui vivent ici et là, doit résoudre la question de la destination des terres arables.

*Est-il possible de poser des jalons pour saisir, fût-ce à grands traits, le passage de la ville à l'urbain contemporain ?*

T. PAQUOT – Personne n'a décidé d'urbaniser la terre, une telle action résulte de la conjonction non coordonnée d'innombrables facteurs. Il existe des conquérants mais pas d'« urbanisants » ! Fernand Braudel parlait de la ville comme d'« un heureux accident de l'histoire », c'est dire si elle aurait bien pu ne pas exister. Les villes naissent de la domestication des plantes et de certains animaux, il y a environ 8 000 à 9 000 ans dans les vallées fluviales. Ce sont d'abord des lieux d'échanges au carrefour des routes terrestres ou maritimes (marchés et ports), qui abritent des populations entretenues par le surplus agricole, tels les prêtres, les guerriers et les marchands. Le nombre d'habitants et surtout la diversité de leurs intérêts, talents et désirs génèrent des sociabilités et des gouvernementalités variées, des « cultures », si vous voulez, moins marquées par la nécessité et la rareté comme le sont les communautés rurales. Pour Braudel et bien d'autres observateurs des sociétés passées, la ville est synonyme de « civilisation urbaine ».

Il faudrait toutefois systématiquement ne parler que de villes, au pluriel, car toute ville n'existe qu'avec, et parfois contre, d'autres villes et ses campagnes, qui l'alimentent en partie. C'est dans *l'Idéologie allemande* que Marx et Engels retracent l'histoire de l'Europe de l'Antiquité à leur temps en privilégiant l'état des relations que les villes et les campagnes entretenaient. Lors de l'effondrement de l'Empire romain, les villes ont périclité, l'insécurité et la pénurie y régnaient, le monachisme se déployait dans les campagnes, il a fallu attendre la « renaissance » urbaine, après l'an mil, pour voir à nouveau des villes se peupler et rayonner, avec les universités, les

foires, les jurandes... Sur d'autres continents (ce qui ne s'appelle pas encore l'Amérique du Sud, l'Asie du Sud-Est, la Chine et l'Inde) des villes puissantes émergent également.

“ Un paysan malien,  
un pêcheur indonésien,  
un montagnard afghan,  
un cultivateur amazonien,  
un caravanier touareg, est  
devenu ou devient un urbain,  
sans être pour autant  
un citadin.

Plus tard, avec la mécanisation du travail agricole, le remembrement qu'elle oblige, la monoculture intensive qu'elle impose, non seulement les paysages changent, des écosystèmes sont détruits, des espèces animales et végétales sont en péril, mais les paysans deviennent des « moléculteurs » et surtout des urbains bien peu critiques. Peu de contemporains de ce processus le dénoncent et s'en inquiètent, tant la pensée dominante globalement s'affiche urba- et technophile, marquée par l'idéologie de la croissance et du progrès. À dire vrai, il ne s'agit pas de s'opposer à l'urbanisation des campagnes, qui apporte dans certains cas son lot de bienfaits (je pense au confort des maisons), que de contrer certaines formes destructrices (ces hideux lotissements pavillonnaires et ces centres commerciaux dévastateurs).

*Mais très tôt des personnes s'émeuvent d'une urbanisation sans feu ni lieu.*

T. PAQUOT – En effet, dès le XIX<sup>e</sup> siècle des penseurs (souvent des écrivains)

plaident pour des « villages urbains » et refusent le gigantisme des « villes tentaculaires » pour reprendre les mots du poète Émile Verhaeren dont le livre éponyme est publié en 1895. Piotr Kropotkine, remarquable théoricien anarchiste de l'entraide, propose dans *Champs, usines et ateliers*<sup>3</sup> de disperser les habitations et les activités des humains dans un territoire jardiné, il craint l'entassement usinier et sa promiscuité tout comme il n'apprécie guère le phalanstère. Émile Zola s'en inspire lorsqu'il écrit, peu après, son « roman fouriériste » *Travail* (1901), dans lequel les aimables maisons des travailleurs comme celles des ingénieurs sont noyées dans la verdure. Émile Vandervelde, leader syndicaliste belge, préconise l'« exode urbain » dans son texte méconnu, *l'Exode rural*<sup>4</sup>. De quoi s'agit-il ? Il s'attriste de la désertification des villages et de la taudification des quartiers prolétariens et suggère que les ouvriers salariés de telle mine ou de telle entreprise logent non pas à proximité de leur emploi, mais dans les villages avoisinants. Chacun y trouve son compte : les maisons abandonnées revivent, les derniers agriculteurs nourrissent

une nouvelle population qui leur apporte l'« esprit de la ville », l'école reste ouverte, des artisans s'installent, un village urbain s'affirme... Pour cela plusieurs conditions sont requises : un réseau de tramways régional avec une tarification attractive et surtout la réduction du temps de travail permettant aux travailleurs de rester trois jours pleins chez eux. William Morris, artiste/artisan anglais, animateur du mouvement *Arts and Craft*, répond à l'uchronie étatiste : *Cent ans après* (1887) d'Edward Bellamy, par ses *Nouvelles de nulle part* (1891), utopie paysagère dans laquelle l'urbanisation se disperse dans la verdure, où chacun œuvre pour un « art social », une « beauté utile », bref un « art nouveau ».

Aux États-Unis, dans la foulée d'Emerson, de Thoreau et de Muir, nous trouvons un John Burrough qui conseille comment bien *Construire sa maison* (1876), un architecte organiciste, Frank Lloyd Wright, qui vise à assurer une architecture démocratique et des villes évanescences (*The Disappearing City*, 1932) tandis qu'un Lewis Mumford défend mordicus un « biorégionalisme » dans la lignée de Patrick Geddes. Pour la France, il convient de citer Gaston Bardet, dont les unités de voisinage agro-urbaines méritent encore d'être examinées.

Ces auteurs imaginent un urbain différent, qui coexiste avec des villes et parfois des mégacités, et correspond à une nouvelle étape de la geste urbaine. Plus connus, comme théoriciens de l'urbain généralisé, je mentionnerais l'écologiste Bernard Charbonneau qui craint l'extension informe d'une banlieue sans grâce<sup>5</sup>, le philosophe marxien Henri Lefebvre qui théorise la « révolution urbaine<sup>6</sup> » et annonce le dépassement de la contradiction ville/campagne par l'avènement de l'urbain et, enfin, l'historienne et philosophe Françoise Choay, qui décrit minutieusement

“ Il s'attriste de la désertification des villages et de la taudification des quartiers prolétariens et suggère que les ouvriers salariés de telle mine ou de telle entreprise logent non pas à proximité de leur emploi, mais dans les villages avoisinants.

3. Piotr Kropotkine, *Champs, usines et ateliers*, 1898, trad. fr., Paris, Stock, 1910.

4. Émile Vandervelde, *l'Exode rural*, 1903, 2<sup>e</sup> éd. Paris, Alcan, 1910.

5. Bernard Charbonneau, *le Jardin de Babylone*, Paris, Gallimard, 1969 et en collab. avec Maurice Bardet, *la Fin du paysage*, Paris, Anthropos, 1972.

6. Henri Lefebvre, *la Révolution urbaine*, Paris, Gallimard, 1970.

« Le règne de l'urbain et la mort de la ville<sup>7</sup> » et s'évertue à faire connaître au public français aussi bien Melvin Webber qu'Alberto Magnaghi. Cet urbain diffus, je le nomme l'après-ville car il émerge historiquement après la ville et territorialement hors d'elle. Il attend son urbanité...

*Du coup, il vous semble malgré tout utile de conserver une fonction au concept de ville ?*

T. PAQUOT – Si l'on s'accorde pour considérer que les villes, « même petites » (selon l'expression du sociologue belge René Schoonbrodt), garantissent la démocratie locale, favorisent les rencontres, activent l'expression des opinions, révèlent l'urbanité, assurent à chacun de quoi vivre selon ses attentes, alors oui, je conserve cette dénomination, sachant toutefois que dorénavant les villes ont comme été submergées par la vague urbaine... Plusieurs auteurs américains sont ici à mentionner tant leurs propos nous éclairent. Tout d'abord Lewis Mumford<sup>8</sup> puis Paul Goodman<sup>9</sup>, Leopold Kohr<sup>10</sup> et Murray Bookchin<sup>11</sup>. Tous sont persuadés que le *big* n'est pas *beautiful*, qu'une ville digne de ce nom, avec ses qualités tant pédestres que démocratiques, ne doit pas excéder une certaine taille démographique et spatiale afin d'assurer la plus grande autonomie à ses habitants et la plus judicieuse économie d'énergie. Du reste les « villes lentes » et les « villes en transition » ont des populations limitées.

7. Françoise Choay, « Le règne de l'urbain et la mort de la ville », texte publié dans le catalogue de l'exposition *la Ville : art et architecture en Europe*, Paris, Centre Pompidou, 1994.

8. Lewis Mumford, *The Urban Prospect*, 1965, trad. par le *Déclin des villes ou la recherche d'un nouvel urbanisme*, Paris, France Empire, 1970.

9. Paul Goodman (avec son frère Perceval), *Communitas. Means of Livelihood and Ways of Life*, New York, Columbia University Press, 1947.

10. Leopold Kohr, *The City of Man*, préface d'Ivan Illich, University of Puerto Rico, 1976.

11. Murray Bookchin, *The Limits of the City*, New York, Harper & Row, 1974.

*Une des spécificités de votre travail, par rapport à d'autres spécialistes de l'urbanisation, est de l'appuyer sur votre réflexion philosophique. Comment appréhendez-vous, à partir de cette expérience, notre époque urbaine ?*

T. PAQUOT – En tant que philosophe, ce que je cherche à comprendre concerne le devenir urbain de l'être. D'où mes écrits sur une notion difficile à appréhender et sujette à tant d'équivoques, celle d'habiter. Je ne crois pas qu'on puisse « habiter » le TGV, la montagne, le ciel, que sais-je encore ? De même que je ne comprends pas les architectes ou paysagistes qui veulent « faire habiter » les habitants ! L'anthropologue Colette Pétonnet brocardait dans cet ouvrage majeur qu'est *On est tous dans le brouillard*<sup>12</sup>, un architecte qui lui expliquait avoir fait exprès petite la cuisine afin que les locataires « habitent » la salle à manger... « Habiter » relève du registre existentiel. Aucune personne, même la plus attentionnée, ne peut « faire habiter » une autre.

Pour moi, l'être urbain habite, non pas un lieu, mais sa langue, en cela je partage l'analyse de Martin Heidegger pour qui « la langue est l'habitat de l'être ». L'être humain est à la fois relationnel et situationnel, il cherche en permanence à tenir le « avec » et le « parmi » et pour cela il use de sa langue, il doit nommer les « choses » et aussi ses sentiments, ses questionnements, ses intentions, ses rêves et ses craintes. Il est communicationnel et cherche à être-présent-au-monde-et-à-autrui, cet ensemble qui s'avère toujours en cours correspond à « habiter ». Cette importance de la langue, je l'observe également dans la définition de l'urbanité. Nous savons que si cette qualité relationnelle à un équivalent grec (*aidos, épios, praos*) avec Aristote, c'est Cicéron qui lui attribue son sens. L'*urbanitas* d'un individu, pour lui, consiste en la maîtrise de sa langue, l'aisance à jouer avec les mots et à pouvoir parler à n'importe qui, même un rustre, écorchant le latin. L'urbanité d'un Romain

12. Colette Pétonnet, *On est tous dans le brouillard*, Paris, Galilée, 1979.

“ Pour moi, l'être urbain habite, non pas un lieu, mais sa langue, en cela je partage l'analyse de Martin Heidegger pour qui « la langue est l'habitat de l'être ».

s'apparente à la politesse envers autrui, sans exclusive. Cette acception se maintient en français lorsque Nicolas Oresme, au XIV<sup>e</sup> siècle, le traduit et surtout lorsque Guez de Balzac le popularise, au XVII<sup>e</sup> siècle. La civilité, la courtoisie et l'urbanité participent à civiliser l'*homo urbanus*. Depuis un demi-siècle environ, l'urbanité ne caractérise plus ce savoir-se-comporter-avec-autrui mais les qualités propres à un lieu. L'urbanité relationnelle se métamorphose en ménagement des territoires. La politesse se codifie, l'urbanité discrimine, nous assistons à un appauvrissement des relations entre les habitants, l'urbanité n'attise plus la diversité, le respect et la curiosité, l'être humain n'est plus cet « être frontière qui n'a pas de frontière » dont parlait Georg Simmel...

*Depuis quelques années, et ce en lien avec la vision d'urbanisation et de l'urbanité que vous venez de rappeler, vous abordez avec de plus en plus d'insistance la question écologique. Selon vous, y a-t-il là matière à renouveler la pensée urbaine et dans quelle perspective ?*

T. PAQUOT – A mon sens, l'intelligibilité de notre situation actuelle n'est possible que si nous entremêlons au moins quatre questions posées par le capitalisme industriel d'abord, puis financier et immatériel : la question sociale (avec l'opposition entre « bourgeoisie » et « prolétariat » et leurs multiples variantes) ; la question urbaine (avec sa recherche de l'efficacité fonctionnelle de la ville « productiviste » et sa

réponse à une question dépendante, celle du logement) ; la question communicationnelle (avec son nouvel univers spatio-temporel, sa culture informatique, son langage technique, etc.) ; la question environnementale (la disparition de certaines espèces, le réchauffement climatique, l'avènement de l'anthropocène, la résilience, l'incrémentalisme...). Chacune possède sa propre rythmique historique tout en partageant une destinée commune, souvent de façon décalée.

Or la question environnementale ou écologique a été trop longtemps ignorée des études urbaines. Il faut avouer que les écologistes des années 1960 et 1970 sont prioritairement préoccupés par l'accroissement, à leurs yeux irraisonnable, de la population mondiale et par les indispensables réformes agraires à mener pour vaincre la faim qui sévissait encore dans ce qu'on désignait par le « tiers-monde » (l'expression est du démographe Alfred Sauvy qui l'utilise en 1952). L'amélioration des conditions de vie dans le monde rural l'emportait sur l'urbanisation déjà active, pensons aux bidonvilles, mais secondaire aux yeux des décideurs et des experts... L'écologie sociale de Murray Bookchin tout comme l'écologie politique se préoccupent du mieux vivre en ville comme dans les campagnes urbanisées. Il va de soi que l'écologie en tant que science, selon Ernst Haeckel qui forge le mot en 1866, examine les relations et interrelations entre les différents éléments d'un même ensemble ; elle ne peut par conséquent « oublier » aussi bien les villes que les campagnes, le vivant que les humains.

*Et dans ce cadre que penser de l'écologie urbaine américaine, courant qui fonde la sociologie urbaine contemporaine, en quelque sorte ?*

T. PAQUOT – Les études urbaines se construisent aux États-Unis autour de Robert Park et de ses collègues de l'université de Chicago à partir de la botanique et adaptent son vocabulaire au « milieu urbain ». Lorsque Park étudie la philosophie en Allemagne, il lit l'ouvrage du botaniste

danois Eugenius Warming qui vient de paraître en allemand, et le traduit en anglais. Il transpose par exemple dans son programme de recherche présenté en 1925 certaines notions comme « habitat », « colonisation », « acclimatation », « individu », « société », « territoire », etc., et évoque une « écologie humaine », à laquelle il va se consacrer en entraînant des collègues (Thomas, Burgess, Wirth) et des doctorants (Anderson, Hayner, Donovan, Thrasher). L'écologie humaine sera introduite en France par un fin connaisseur de l'école de Chicago, Paul-Henry Chombart de Lauwe, mais restera marginale tant qu'un certain marxisme dominera les sciences humaines et sociales. J'ai eu la chance d'aider ce dernier à rédiger ses mémoires<sup>13</sup> et j'ai pu prendre la mesure de son intérêt pour l'éthologie et la botanique et de sa tristesse face à l'ignorance du monde académique français en la matière...

Il y a aussi une excellente mise au point sur l'écologie humaine et l'écologie urbaine dans l'ouvrage de René Duchac, *la Sociologie des migrations aux États-Unis*<sup>14</sup>, je la conseille à vos lecteurs... Toujours est-il qu'avec l'écologie, nous abandonnons l'urbanisme, ce « moment occidental » de l'urbanisation planétaire, qui sert exclusivement la ville productiviste, d'où l'importance exagérée attribuée à l'automobile et aux mobilités énergivores et polluantes. Le zonage des activités conforte cette aberration circulatoire. Mais ne rêvons pas, l'urbanisme-à-l'ancienne résiste avec ses clusters, ses hubs, ses gratte-ciel, ses *gated communities*, ses centres commerciaux, ses lotissements pavillonnaires, etc. Il est donc plus que temps de « repenser l'urbanisme » pour expérimenter d'autres manières de territorialiser nos activités, elles-mêmes en mutation...

13. Paul-Henry Chombart de Lauwe, *Un anthropologue dans le siècle*, Paris, Descartes et C<sup>o</sup>, 1996.

14. René Duchac, *la Sociologie des migrations aux États-Unis*, Paris, La Haye, Mouton, 1974.

On le constate, votre travail est à la fois historique, philosophique et critique. Est-ce cela qui vous a poussé à vous intéresser particulièrement aux utopies urbaines ?

T. PAQUOT – En fait, au départ, je voulais mieux connaître les alternatives politiques, les expérimentations sociales, les contre-cultures, qui échappaient à l'enseignement universitaire que je subissais. J'ai donc lu. Beaucoup. Et je continue. À commencer par Thomas More, qui est devenu un de mes amis, tout comme Charles Fourier... Thomas More, avec la complicité d'Érasme, élabore un récit en deux parties, une critique de la société anglaise avec ses injustices et ses arbitraires et une découverte d'une île qui ne figure sur aucune carte, qui par conséquent se trouve nulle part mais où il fait bon vivre, d'où le jeu de mots sur ou et *eu topia*... Là aussi, j'ai eu la chance de corédiger les mémoires d'Henri Desroche<sup>15</sup>, un homme d'une culture encyclopédique, remarquable « utopologue », qui m'a véritablement initié aux utopies pratiquées. *La société festive*<sup>16</sup> s'apparente à un

“ Toujours est-il qu'avec l'écologie, nous abandonnons l'urbanisme, ce « moment occidental » de l'urbanisation planétaire, qui sert exclusivement la ville productiviste, d'où l'importance exagérée attribuée à l'automobile et aux mobilités énergivores et polluantes.

15. Henri Desroche, *Mémoires d'un faiseur de livres*, Paris, Lieu commun, 1992.

16. *Id.*, *la Société festive*, Paris, Le Seuil, 1975.

« classique » en la matière. J'avais déjà publié un collectif sur le Familistère de Godin à Guise, mais grâce à lui j'ai pu explorer les États-Unis et constater que les colonies phalanstériennes sont avant tout rurales... Les utopies urbaines se comptent sur les doigts des deux mains (*Utopia* de More avec ses cinquante-quatre villes, Cabet avec *Icaria*, Bellamy et son grand Boston dans *Cent ans après...*). En fait, il y a un usage de l'architecture et de la ville dans l'édification d'une autre société, mais il faut avouer que la plupart du temps ce sont des sociétés décentralisées, déconcentrées, écolo-libertaires, sans métropoles.

*Mais, dans une époque souvent décrite comme revenue de tout, désenchantée, y a-t-il encore une place pour les utopies ?*

T. PAQUOT - Oui, car les utopies contemporaines rassemblent toutes les tentatives de rompre avec la société productiviste, ses villes et ses architectures. Cela va d'une association qui autoconstruit son habitat autogéré, à un groupe qui entreprend d'autoréhabiliter un quartier d'un village-en-urbanisation, dont les circuits courts et la permaculture représentent ses principes...

*Une question pour finir, légèrement décalée, mais on n'y résiste pas quand on connaît votre passion pour le cinéma : quels sont les films majeurs qui vous paraissent exprimer au mieux l'urbain contemporain et/ou le passage de la ville à l'urbain ?*

T. PAQUOT - En effet, le cinéma me passionne et je vois et revois toujours avec grand plaisir des films. J'ai, sans difficulté, associé des films à mes recherches philosophiques sur l'urbain et aussi, bien sûr, dans mes enseignements. Lorsque j'étais l'éditeur de la revue *Urbanisme* (1994-2012), j'ai créé la rubrique « Cinécité ». Par ailleurs, Jean-Yves de Lépinay m'a invité à présenter pendant des années « La Forme d'une ville » au Forum des images, ce qui a nourri

l'encyclopédie *la ville au cinéma*<sup>17</sup> que j'ai conçue et réalisée avec Thierry Jousse. L'association Image de ville à Aix-en-Provence, dès sa création, m'a sollicité pour la programmation de ses festivals, nous nous entendons si bien que j'en suis devenu le président. Enfin, j'anime depuis cette année « Archiciné » à la Cité de l'architecture et du patrimoine à la demande de Guy Amsellem : le thème retenu est la figure de l'« Architecte » au cinéma. L'an prochain, nous traiterons de la « maison », en montrant différentes situations selon les continents et les genres cinématographiques. Un film vaut mieux qu'une pesante enquête de sociologie ! Dans la plupart de mes ouvrages, figure une filmographie commentée, comme dans *Le Toit, seuil du cosmos* (2003) ou dans *Banlieues. Une anthologie* (2008). Cela posé, répondre à votre question est impossible, plusieurs films se pressent dans mon esprit et je ne peux en sélectionner un que je considérerais comme le « plus grand film sur la ville »... En fait, ce sont des films sur la « condition urbaine », pour utiliser la belle expression d'Olivier Mongin, qui me retiennent et chacun, même médiocre, possède un plan, une séquence, une réplique, une situation, un visage, une lumière, qui me touche et que j'ai envie de partager en le montrant. En ce moment, je songe fréquemment à *Alphaville* de Jean-Luc Godard, c'est un remarquable film sur le contrôle de la langue, sur la désinformation, sur la culture informatique simplificatrice, sur la puissance subversive de l'amour...

Propos recueillis et mis en forme  
par Michel Lussault

17. Thierry Jousse et Thierry Paquot, *la Ville au cinéma*, Paris, Les Cahiers du cinéma, 2005.